



© Sandrine Lee

Pianiste, chanteuse, songwriter, ingénieure du son... Des centaines d'heures en studio aux côtés d'Ashford & Simpson à sa propre carrière solo, cette New-Yorkaise pleine de ressources se laisse guider par sa fine connaissance du son et de la soul qui groove. Rencontre avec une artiste qui a conçu son nouvel album entre Big Apple et le sud de la France.

Valerie Ghent Connexions Inspirées

RENCONTRE PAR NICOLAS TEURNIER

Vous êtes née à New York, vous avez grandi à SoHo et à Greenwich Village dans une famille de musiciens...

Mon père [Emmanuel Ghent] était compositeur de musique classique et aussi de musique électronique. Il est considéré aujourd'hui comme un pionnier de la musique électronique, il s'y est mis dès les années 1960. Il a beaucoup travaillé au Bell Labs, le laboratoire de recherche où ont été inventés le microphone et la télé couleur. Ma mère était joueuse de viole et violoniste, elle jouait de la musique classique, avec le Queen Symphony à l'American Ballet Theatre à New York. Il y avait beaucoup d'étudiants à la maison, souvent un quatuor à cordes répétait dans le loft que nous avons à SoHo. Toute jeune j'étais ainsi constamment entourée de musique. Ornette Coleman habitait et répétait dans notre immeuble. Nous avons le cinquième étage et lui avait le troisième et le rez-de-chaussée, là où il répétait et se produisait. Quelle effervescence !

Quel instrument avez-vous appris en premier ?

Mes parents m'ont officiellement mise au violoncelle à 5 ans, mais avant cela je triturais toujours le piano. Après six mois de violoncelle, j'ai refusé de continuer. J'ai ensuite pris des leçons de piano, mais je me suis toujours rebellée contre ça, je voulais juste jouer les chansons que j'avais en tête, donc je planquais mes livres de partitions ! Après trois ans, trois ans et demi, j'ai arrêté les leçons mais j'ai continué à jouer, à écrire, au lycée j'ai joué dans un groupe et ainsi de suite...

Vous êtes aussi devenue ingénieure du son, comment avez-vous commencé ?

Mon père avait un studio chez nous, avec un deux-pistes et un quatre-pistes. Il y a un enregistrement de moi à 5 ans où l'on entend mon père me montrer ce que font les vumètres sur l'appareil : « Tu vois, quand tu parles ça bouge. » Et on m'entend faire des petits cris : « Wouh! Bouh! Bah! » J'étais fascinée. J'ai expérimenté avec son magnéto, j'enregistrais des idées, des chansons. Quand j'étais un peu plus âgée, des amis venaient, on écrivait quelque chose ensemble et on l'enregistrait. J'avais mon propre enregistreur cassettes. Puis, quand



À ÉCOUTER

♦ "Velours" (West Street, 2016) ★★★★★ (SB 225)

♦ "Day To Day Dream" (West Street, 2012) ★★★★★ (SB 207)

INTERNET

♦ valghent.com

CONCERTS

♦ 09/4 : Plan B, Hyères (83)

♦ 22/4 : Jazz Fola, Aix-en-Provence (13)

"Quand je travaille sur une chanson, je visualise toujours Nick Ashford."

j'étais à l'université, j'ai pu être embauchée comme apprentie d'un producteur de disques britannique nommé Mike Thorne. Il avait, et a toujours un très grand studio au cœur de Manhattan, pas loin de là où j'ai grandi et où j'habite. Il avait un synclavier, qui à l'époque était encore très rare, ça coûtait très cher. Très peu de monde en avait : Stevie Wonder je crois, Michael Jackson et quelques autres. J'ai travaillé dans le studio de Mike Thorne pendant quatre ans et j'ai notamment appris à me servir du synclavier. Puis s'est présentée une occasion de tourner avec un artiste formidable, Grason Hugh, un grand chanteur. Mike était d'accord, mais il m'a dit qu'il devrait me remplacer. Je suis partie sur la route, et bien sûr la tournée a duré quelques mois avant d'être annulée... Me revoilà donc à New York à la recherche d'un emploi. C'est ce qui m'a conduit à Ashford & Simpson. Car je suis allée chez New England Digital, l'entreprise qui fabriquait le synclavier, et je leur ai demandé s'ils connaissaient quelqu'un dans les environs qui avait un synclavier et qui cherchait un opérateur. Ils m'ont répondu que ma personnalité pourrait bien coller avec Ashford & Simpson. Ils ont donné mon numéro à Valerie Simpson, qui m'a appelée. J'ai fait une séance avec eux, leur dernière pour Capitol, je crois. Ce fut fantastique. Ils avaient un studio chez eux dans Manhattan. J'ai travaillé avec Val et Nick de dix à douze heures par jour, on enregistrait constamment.

Qu'avez-vous appris auprès d'eux ?

Tant de choses ! Je pense que la quantité d'amour qu'ils versaient dans leur musique et la discipline qu'ils mettaient dans le songwriting

ont eu une influence immense sur moi. Je les ai vus décortiquer des chansons. Pas toutes, certaines déboulaient comme ça, parfaites. Mais s'ils n'étaient pas satisfaits, ils la travaillaient vraiment : « Doit-on ajouter une mesure ? Faut-il qu'elle soit en mineur ? Qu'est-ce qui pourrait amorcer le pont pour qu'il décolle ? » C'était très inspirant. Valerie était assise au piano, Nick était debout à ses côtés, il bougeait son corps, ses bras, elle le regardait et jouait en même temps... C'était incroyable de voir la musique prendre ainsi vie. Et se produire sur scène avec eux fut une autre expérience merveilleuse.

Vous avez aussi travaillé avec eux pour leur émission de radio...

Oui, au milieu des années 1990 ils avaient une émission sur Kiss FM, une énorme station à New York qui n'existe plus aujourd'hui, du lundi au vendredi, de 17 à 19 heures, l'"afternoon drive", quand les gens sont au volant pour rentrer chez eux. Et une fois par semaine ils recevaient un invité spécial qui venait chanter en direct à l'antenne, et je m'occupais de la prise de son. C'était incroyable : Stevie Wonder, Wilson Pickett, Luther Vandross, Chaka Khan, George Benson, Nile Rodgers, Stephanie Mills, Angela Bofill... À peu près tout le monde... Ils jouaient là, à un mètre de moi !

Comment toutes ses expériences ont-elles forgé la façon dont vous créez votre propre musique ?

Quand je travaille sur une chanson, je visualise toujours Nick Ashford. Quand il était vraiment content en studio, il se frottait les cuisses. Tant qu'il ne fait pas ça, c'est que je dois encore bosser. Je le vois tout le temps dans ma tête, je lui parle parfois. Et par ailleurs, le fait de jouer avec ce noyau de musiciens new-yorkais que je connais depuis si longtemps a une influence énorme, comme Tinker Barfield, Kevin Johnson, Bashiri Johnson, Bernard David... Au départ je me sentais toute petite à côté. Je me suis rendu compte à quel point j'aimais jouer avec eux. Ils m'ont +++



© Eric Massaud

+++ poussée à être meilleure, en répondant à ce que je jouais, chacun rendait les autres meilleurs.

Quand avez-vous commencé à jouer davantage avec votre propre groupe ?

J'ai monté mon premier groupe vers 1989-90. J'ai fait pas mal de dates à New York au début des années 1990. Un producteur qui était venu à un de mes shows m'a dit que j'étais prête à enregistrer un album. Il a été élégant et ne m'a pas dit que mon groupe, lui, n'était pas prêt. Je m'en suis rendu compte des années plus tard. Il m'a dit de l'enregistrer chez moi, en mettant à profit les talents que j'utilisais chez Ashford & Simpson. Ça a pris quatre ans mais je l'ai terminé en 1996, il est sorti en 1997. Mais c'est avec "Day To Day Dream" [2012] que j'ai réalisé mon rêve : aller en studio avec un groupe et enregistrer live. On a enregistré tout l'album en deux jours. La plupart du chant lead, guitare, basse, batterie, piano... Puis j'ai fait des overdubs de percussions et de chœurs. C'est la façon dont je préfère enregistrer.

Pouvez-vous nous parler de votre nouvel album, "Velours" ?

Ce nom vient de Paris. Il y a une petite vingtaine d'années, j'étais à Paris et j'entendais des gens dire : « Ça va ? Oui ça va, c'est velours. » Pour dire que c'était cool. J'ai adoré. Juste après je suis allée dans le Var, j'écoutais beaucoup les Meters à cette époque, j'avais un programme de batterie, j'ai pondé les accords pour accompagner ce que j'entendais : "I'm feeling like velours". Je ne savais pas que ça deviendrait la chanson-titre de l'album jusqu'à ce que j'enregistre six morceaux en France en 2014, avec l'aide du guitariste Jérôme Buigues. C'est intéressant de travailler ensemble car, en plus de la musique, on partage le savoir d'ingénieur du son. Le courant passe très vite.

Jérôme Buigues : Ce n'est pas toujours évident de travailler avec des musiciens en studio qui n'ont pas le vocabulaire pour expliquer ce qu'ils veulent obtenir. Avec Valerie c'était facile. On s'est rencontrés en 2013, et un jour de 2014 elle nous a dit qu'elle venait dans le Sud à telle période et qu'elle voulait enregistrer quelques-unes de ses chansons. On a installé les micros, on a laissé tourner les magnétos, on a fait une prise, deux prises, peut-être trois de chaque morceau. C'était magique. Deux jours d'enregistrements qui au départ étaient sensés être des répétitions... Valerie a réécouté le résultat et nous a recontactés pour nous dire qu'on allait faire un album.

Valerie Ghent : Le mois suivant, de retour à New York, j'ai pris une journée dans un studio à Brooklyn

avec Tinker Barfield, Kevin Johnson, Robin Macatangay. On a enregistré cinq chansons en six heures. C'était un peu fou, mais à New York c'est cher. Ainsi je tenais un album. Quand je suis retournée dans le Var on a enregistré quelques morceaux en plus. Chaque chanson a une petite histoire. Par exemple, *It's got to be you*, c'est Nick Ashford qui m'a donné une ligne. Un jour lui et moi étions en studio, juste tous les deux, et alors qu'il s'apprêtait à chanter dans la cabine voix, il a dit : « *I'm about to do the wrong thing, but it's the right time* » et il a souri... « *Nick, mon Dieu, c'est génial ! C'est une chanson !* » « *Tu penses ? Alors écris-là.* » J'ai mis du temps à mettre au point les couplets mais la chanson est bien là, elle existe grâce à Nick. ✱

Propos recueillis à Paris le 9 décembre 2016.

Avec "Keep Pushing", son premier album solo, le chanteur britannique met à profit sa longue expérience au sein d'Incognito pour s'illustrer en pleine lumière. Rencontre avant un concert intense.

Tony Momrelle Prend les Devants

INTERVIEW PAR BELKACEM MEZIANE

Vous avez grandi dans le milieu du gospel. Pouvez-vous nous parler de l'influence de cette musique sur votre carrière ?

J'ai grandi en chantant dans la chorale de l'église. C'est là que j'ai tout appris, je n'ai jamais pris de cours de chant ou de musique, c'était mon école. Si tu peux chanter devant le public d'une église gospel, tu peux chanter n'importe où dans le monde car c'est le public le plus difficile à convaincre. Ils connaissent bien cette musique et savent si ce qu'ils entendent est crédible ou non. Ce sont mes racines profondes et cela prend une grande place dans ma musique.

Vous avez ensuite été rappeur. Le hip-hop est-il encore une musique que vous aimez et qui vous influence ?

C'est une autre de mes grandes influences. Avant de me lancer dans une carrière professionnelle, j'étais rappeur. Je suis devenu chanteur ensuite. J'ai toujours été proche du hip-hop. Avec le rap, tu peux traiter de plus de sujets qu'avec les chansons qui sont davantage centrées sur la mélodie. Le phrasé et le rythme permettent de placer plus de mots et de messages. J'écoute toujours du hip-hop, surtout les classiques comme Stetsasonic, Eric B & Rakim... Je suis un grand fan de Public Enemy et de Run-DMC. Ils étaient très intelligents et avaient compris beaucoup de choses sur l'image et le marketing. Quand on écoute *Rebel without a pause* de Public Enemy, il y a un message fort et une grosse énergie. Ils passaient du temps à choisir leurs samples et intégraient du rock, du jazz, du funk. Le public s'interrogeait sur eux et les médias les croyaient dangereux. Les politiciens parlaient d'eux et réalisaient qu'ils influençaient les votes et les opinions politiques. Le hip-hop qui fait danser, c'est cool, mais c'est encore plus fort lorsqu'on ajoute un message.

Vous aimez reprendre des classiques de Stevie Wonder, Donny Hathaway... Est-ce important pour vous de perpétuer cet héritage ?

Je pense qu'il est très important d'écouter les aînés pour comprendre leurs styles, leurs paroles. Nous, les

artistes, nous avons la responsabilité de transmettre cet héritage. Je respecte les versions originales et je reste en général assez proche. Si le public aime mes reprises ou ma voix, il doit écouter les originaux et comprendre d'où je viens musicalement. Je m'inspire aussi des artistes anglais comme Eddy Grant, Level 42, Sade. De plus, Londres est une ville multiculturelle où l'on trouve des influences caribéennes, nigérianes... et c'est en mêlant toutes ces influences qu'on trouve sa voie.

Vous êtes le chanteur d'Incognito. Pouvez-vous nous raconter votre rencontre avec Bluey ?

Je connaissais le groupe car il est très célèbre. Un ami m'a informé que Bluey Maunick, le guitariste et leader, était à la recherche d'un choriste pour une session. Bluey ne me connaissait pas mais il a bien voulu essayer. Lorsque j'ai chanté, il a dit avec un grand sourire que j'étais exactement la voix qu'il cherchait et qu'il voulait que je devienne le chanteur lead. Il a contacté son management pour leur en faire part, mais une tournée aux États-Unis était en préparation et il était trop tard pour avoir mon permis

"J'aime les orchestrations épurées qui laissent une grande liberté à ma voix et aux textes."



© Fouadoulicious

Soul Bag

Soul Bag

BLUES/RHYTHM & BLUES/SOUL/GOSPEL/FUNK/ZYDECO

Shakura
S'Aida

L'art
de jouer juste

WATERMELON SLIM
Blues de bosseur

BROR GUNNAR
JANSSON
Les histoires qui sonnent

GALLANT
Conter sur soi

Eric
Bibb
Migration
Blues

LA PORTÉE
D'UN MUSICIEN
DU MONDE

RAG 'N' BONE MAN, HOT 8 BRASS BAND, ROBERT FINLEY, CHARLES X, IZO FITZROY, JOHN
BLUES BOYD, NICK WATERHOUSE, JAKEZ & THE JACKS, VALERIE GHENT, TONY MOMRELLE.
+ 180 CHRONIQUES DE CD, LIVRES ET DVD

L 15172 - 226 - F: 6,00 € - RD



N°226

AVR. - MAI - JUN
2017

Photo: M. T. G. - G. L. G. - G. L. G. - G. L. G.